

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIV, n° 1-2, 1994, p. 65-82.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

# JOHN LOCKE

1632-1704

*Richard Aldrich*<sup>1</sup>

John Locke fut un grand pédagogue à plusieurs titres. Ce fut d'abord lui-même un praticien de l'éducation et un vulgarisateur de ses thèses dans ce domaine. Le présent aperçu porte sur sa vie, qu'il consacra à l'éducation, sur sa théorie de la connaissance, ses conseils aux parents en matière d'éducation des enfants et sur ses priorités pédagogiques, notamment en ce qui concerne les programmes d'enseignement. Mais Locke apporta aussi une contribution signalée au savoir humain dans des domaines comme la théologie, l'économie, la médecine, la science et, en particulier, la philosophie politique. Cette double excellence situe Locke, dont on peut soutenir qu'il a été le pédagogue le plus important de l'histoire anglaise, dans une tradition fort ancienne et honorable. En effet, comme Nathan Tarcov l'a fait observer : « si les philosophes ont pu se signaler à la fois dans le domaine de la théorie pédagogique et dans celui de la théorie politique, c'est depuis Platon dont la *République* est la source commune de ces deux disciplines » (Tarcov, 1984, p. 1-2).

## L'Angleterre du XVIIe siècle

Au XVIIe siècle, l'Angleterre connut deux révolutions. En 1649, après des années de guerre civile, la première révolution prit fin avec l'exécution du roi Charles Ier Stuart et avec l'instauration de la république (Commonwealth) remplacée en 1653, par le protectorat d'Olivier Cromwell. En 1660, la monarchie fut restaurée sous Charles II et, à la mort de celui-ci en 1685, c'est dans des conditions relativement paisibles que son frère cadet, Jacques, hérita du trône. Cependant, il sembla une fois de plus que les traditions parlementaires du pays et l'Eglise protestante étaient menacées. Une nouvelle opposition à la monarchie des Stuart vit le jour et, en 1688, une seconde révolution éclata ; cette fois, le roi Jacques II put s'enfuir en France, échappant ainsi au sort de son père. Le trône fut confié à sa fille aînée, Marie, et à son époux, le prince Guillaume d'Orange.

Ces événements ont certainement retenti sur l'existence de bien des gens, voire de l'ensemble des populations de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Ecosse et du Pays de Galles au cours du XVIIe siècle. Il faut absolument les prendre en compte pour comprendre la vie et l'oeuvre de John Locke, observateur averti des controverses politiques, constitutionnelles, religieuses, économiques et éducatives de cette époque capitale, auxquelles il lui arriva aussi de prendre part. En effet, il était étroitement lié à l'un des grands hommes politiques de l'époque, Anthony Ashley Cooper, premier Comte de Shaftesbury.

En 1683, Locke estima préférable de se retirer en Hollande, bien que l'on ne sache pas exactement si c'était sa santé physique ou sa santé politique qui l'exigeait. En 1688, il revint en Angleterre en partisan du nouveau régime, et Guillaume d'Orange souhaita même lui offrir le poste d'ambassadeur auprès de l'Electeur de Brandebourg, honneur qu'il refusa. Néanmoins, il fut nommé à d'autres fonctions publiques puisqu'il exerça les charges de commissaire d'appel et de membre du nouveau Conseil du commerce (Conseil of Trade). Mais si les années 1690 furent importantes, c'est moins parce que Locke y participa à la vie politique que parce qu'il lui fut désormais possible de publier ses principaux ouvrages, certains en chantier depuis de nombreuses années. On citera les *Lettres sur la tolérance* (1689), l'*Essai philosophique concernant*

*l'entendement humain* (1690), les *Deux traités sur le gouvernement* (1690) et l'ouvrage sur lequel repose essentiellement sa réputation de pédagogue, *Quelques pensées sur l'éducation*, publié pour la première fois en 1693 (ci-après nommé les *Pensées*).

## Une vie consacrée à l'éducation

John Locke naquit le 29 août 1632 à Wrington, dans le comté de Somerset, au sud-ouest de l'Angleterre. Son père, également prénommé John, exerçait la profession d'avoué ; c'était un petit propriétaire terrien partisan du Parlement et adversaire du roi Charles Ier. Il avait servi comme capitaine dans l'armée parlementaire durant la guerre civile. Sa mère, Agnès, fille d'un tanneur local, Edmund Keene, avait quelque dix années de plus que son mari, et c'est à l'âge de 35 ans qu'elle mit au monde John, l'aîné de leurs trois fils. Le père semble avoir été un homme dur (il recommandait par exemple de fouetter sans ménagement les mères célibataires), qui pensait qu'il valait mieux ne pas se montrer indulgent avec son jeune fils mais au contraire lui inspirer la crainte du père et le garder à distance. On ne sait exactement si, enfant, Locke fut sensible aux avantages de ce régime sévère, mais il est certain qu'une fois adulte il conseilla aux parents de suivre une ligne de conduite similaire : « la liberté et la complaisance ne peuvent être bonnes pour des enfants. Comme ils manquent de jugement, ils ont besoin de direction et de discipline » (*Pensées*, 40). « Celui qui n'a pas pris l'habitude de soumettre sa volonté à la raison des autres quand il était jeune aura quelque peine à se soumettre à sa propre raison quand il sera à l'âge d'en faire usage » (*Pensées*, 36).

On ne sait pas grand-chose de la première éducation de John Locke, sauf qu'il grandit sans aucun doute dans une maison où l'on aimait les livres, et ce n'est qu'à l'âge de 15 ans, en 1647, qu'il fut envoyé à Londres à l'école de Westminster, alors placée sous l'autorité de l'un de ses plus célèbres directeurs, Richard Busby. Busby devait sa réputation au temps passé à ce poste (il y resta quelque cinquante-sept années), à son savoir, à ses compétences pédagogiques et au zèle avec lequel il fouettait les élèves récalcitrants.

Westminster a sans doute énormément surpris le jeune Locke. Le contraste matériel devait être considérable entre cette vaste école urbaine qui rassemblait plus de 200 garçons à l'ombre de l'Abbaye de Westminster et les paysages immenses que l'on découvrait depuis Belluton, la maison des Locke dans le Somerset, située au-dessus du bourg de Pensford. Ce qui dérouta peut-être davantage encore un enfant élevé dans une atmosphère puritaine et « parlementaire » stricte, ce fut de découvrir en Richard Busby un royaliste déclaré qui ne faisait pas mystère de ses sympathies politiques. En effet, des prières pour le roi furent récitées à l'école une heure environ avant l'exécution de celui-ci, qui eut lieu le 30 janvier 1649 à Whitehall, soit à quelques centaines de mètres seulement de l'établissement.

A Westminster, Locke étudia essentiellement les langues anciennes, c'est-à-dire le latin et le grec, et aborda l'étude de l'hébreu. C'était à l'évidence un garçon travailleur et en 1650 il fut désigné boursier du roi. Il acquit ainsi le droit de loger gratuitement à l'école et put également espérer obtenir des grandes bourses pour Oxford et Cambridge. Mû désormais par cette ambition, Locke prit des leçons supplémentaires auprès de Busby au tarif d'une livre par trimestre et passa les étés non pas dans le Somerset mais à suivre les cours organisés par le sous-directeur, à Chiswick près de Londres, afin d'approfondir ses connaissances. En 1652, le zèle de Locke fut récompensé et il obtint une bourse de 20 livres pour le collège de Christ Church, à Oxford.

Même si Locke se sentait sans doute redevable à Busby et à l'école de Westminster de l'éducation qu'il avait reçue et de son admission à Oxford, certains aspects de la vie scolaire lui avaient probablement paru moins agréables. Le régime d'études excessivement dur (la journée commençait à 5 h.15), les sévères châtiments corporels, en même temps que la liberté excessive des garçons laissés à eux-mêmes en dehors des heures d'études proprement dites semblent avoir contribué à inspirer à Locke une profonde aversion pour les écoles et une vive préférence pour l'éducation privée et domestique. Il n'en déclara pas moins en 1691 à Edward Clarke que si le fils

de celui-ci progressait mal dans ses études faute d'application, la solution pouvait être de l'envoyer « à Westminster ou dans quelque autre école fort sévère, où si on lui donnait copieusement du fouet tandis que vous chercheriez un autre précepteur qui lui conviendrait, il deviendrait peut-être plus docile et désireux d'étudier par la suite à la maison » (cité dans Sahakian et Sahakian, 1975, p. 16).

L'enseignement classique et non moins rigoureux (la journée commençait à 5 heures) que Locke reçut à Oxford comprenait certainement l'étude des humanités, de la rhétorique, de la logique, de la morale et de la géométrie et c'est en 1656 qu'il obtint sa licence (B.A.). Il poursuivit ensuite ses études jusqu'à la maîtrise (M.A.), qu'il obtint deux ans après, en juin 1658. Il s'intéressait à d'autres matières, comme les mathématiques, l'astronomie, l'histoire, l'hébreu, l'arabe, la philosophie naturelle, la botanique, la chimie et la médecine.

Locke ne voyait guère d'utilité aux discussions et disputes scolastiques qui prenaient tant de place dans les études de licence. Il réprouvait en particulier la rhétorique et la logique telles qu'on les enseignait de son temps à Oxford. Il était plutôt attiré par certains aspects de la science nouvelle (notamment par le rationalisme cartésien) et, dès les débuts de sa période oxfordienne, il tint un carnet médical qui, sans guère de prétention, commençait par les recettes médicales familiales que sa mère avait recueillies. Il passa ensuite à la lecture des manuels médicaux les plus récents et à des expériences simples. Il ressort du catalogue de sa bibliothèque à la fin de sa vie que, sur plus de 3.600 ouvrages, 402 traitaient de médecine et 240 de questions scientifiques (Axtell, 1968, p. 71). En décembre 1658, Locke bénéficia d'une bourse d'études supérieures à Christ Church et put donc désormais élargir le champ de ses investigations. En 1660, il devint répétiteur (*lecturer*) de grec et, en 1662, répétiteur de rhétorique. En 1663, il fut élu au poste de censeur de philosophie morale, l'un des principaux postes disciplinaires du collège.

En tant que « tutor », Locke ne se contenta pas de jouer un rôle scolaire. S'il avait vingt ans à son entrée à l'université, la majorité des étudiants qui lui étaient confiés y avaient été admis plus jeunes - d'ordinaire à seize ou dix-sept ans. L'un d'entre eux, Charles Berkeley, n'avait même que treize ans. Locke ne supervisait pas seulement leurs études et ne se bornait pas à leur fournir des listes d'ouvrages à lire correspondant à leurs capacités et à leurs intérêts personnels, il les guidait dans les domaines financier et moral.

L'intérêt que Locke portait à ses étudiants s'est probablement manifesté avec d'autant plus de conviction qu'à partir de 1663, il dut se sentir assez seul au monde. A cette date en effet ses deux parents et ses deux frères étaient morts. En dépit de quelques amitiés féminines, il devait rester célibataire jusqu'à son dernier jour.

En 1667, à l'âge de trente-cinq ans, Locke quitta l'Université d'Oxford pour occuper un poste dans la maison du comte de Shaftesbury à Exeter House (Londres). Il avait été engagé pour servir de médecin de famille et de précepteur du fils de Shaftesbury, également nommé Anthony Ashley Cooper, un jeune garçon de quinze ans ou seize ans plutôt maladif et peu avancé pour son âge. Locke sut non seulement s'acquitter de sa tâche mais il arrangea le mariage du jeune Anthony avec lady Dorothy Manners, qu'il assista ensuite lorsqu'elle fit une fausse couche puis lorsqu'elle accoucha de son fils aîné, Anthony Ashley Cooper, troisième du nom, ainsi que de ses autres enfants.

Pendant quelques années, Locke continua d'exercer ses fonctions de conseiller médical et pédagogique de la famille, même après la mort de Shaftesbury en 1683. Il veilla à l'éducation du jeune Anthony, tant directement qu'en le confiant à une gouvernante, Elizabeth Birch, qui parlait à la fois le latin et le grec. Ensuite, le garçon fut envoyé à l'école de Westminster.

Si les conseils médicaux de Locke furent appréciés chez les Shaftesbury et ailleurs (en 1675, il obtint la licence de médecine de l'Université d'Oxford), il ne fut jamais pour sa part d'une santé robuste. Il souffrait d'asthme et l'air de Londres ne lui convenait pas. Pendant les années 1670, alors qu'il était en France pour se soigner, il servit de précepteur à Caleb, fils de sir John Banks, ami des Shaftesbury. A partir de 1677, Locke et le jeune Caleb, qui avait quinze ans quand

il fut confié à ses soins, voyagèrent en France pendant deux ans environ, passant beaucoup de temps à Paris.

Quand vinrent les années 1680, Locke avait acquis une expérience et une réputation considérables en tant que précepteur des fils de l'aristocratie et de la petite noblesse, aussi bien à l'université qu'au domicile des grands ou dans le cadre d'un tour de l'Europe. En Hollande, où il séjourna à partir de 1683, on lui demanda souvent des conseils en matière d'éducation. A partir de 1687, Locke vécut à Rotterdam chez son ami Benjamin Furly, qui avait à l'époque cinq enfants de six à un an : Benjohan, John, Joanna, Rachel et Arent. Sans aucun doute, Locke les observa de près et participa à leur éducation. En fait, c'est en pensant à Arent qu'il conçut une planche gravée pour apprendre à écrire aux enfants.

Pourtant les *Pensées* ne répondent pas à l'intérêt immédiat que Locke portait aux enfants de ses amis de Hollande, mais à la demande d'un ami et lointain parent anglais, Edward Clarke. Propriétaire terrien de Chipley, dans le comté natal de Locke, le Somerset, Clarke souhaitait donner une bonne éducation à ses enfants, en particulier à son fils aîné, prénommé lui aussi Edward ; quand celui-ci atteignit l'âge de huit ans, en 1684, Clarke écrivit à Locke pour lui demander conseil.

La première lettre de Locke était datée du 19 juillet 1684 et les Clarke la reçurent le 3 août. La correspondance se poursuivit pendant toutes les années 1685 et 1686, et même après 1687 quand les Clarke eurent donné un précepteur à leur fils. Quand Locke revint de Hollande en 1689, les Clarke, et d'autres personnes auxquelles ils avaient montré les manuscrits, semblent l'avoir instamment prié de les publier. C'est ainsi que, après maintes révisions, la première édition des *Quelques pensées sur l'éducation* parut en juillet 1693.

A partir de 1691, Locke passa les dernières années de sa vie à Oates, dans un petit manoir Renaissance de l'Essex, au nord de la forêt d'Epping, à une vingtaine de milles de Londres. Désormais pensionnaire de lady et lord Francis Masham, il composait de nouveaux ouvrages sur des questions pédagogiques, philosophiques et politiques, publiait des réponses à ses critiques, recevait ses amis, se plaisant beaucoup en la compagnie de deux des enfants des Masham, Esther et Francis, qui l'intéressaient vivement. C'était dorénavant un homme très célèbre, que lady Mary Calverley n'hésitait pas à qualifier de « plus grand homme au monde » (cité dans Dunn, 1984, p. 4). Ses dernières années furent douloureuses, affligé qu'il était par un oedème des jambes et par la surdité, mais il avait l'esprit et la plume aussi vifs que jamais. Il mourut à Oates le 28 octobre 1704, et fut enterré dans le cimetière de l'église paroissiale voisine de High Laver. L'épithaphe (en latin) que Locke composa lui-même, peut se traduire ainsi :

Ci-gît John Locke.

Si tu veux savoir quel homme il fut, sache qu'il sut se satisfaire de son sort modeste. Savant de formation, il consacra toutes ses études à la poursuite de la vérité. C'est ce que tu pourras apprendre de ses écrits (...).

Tous les ouvrages publiés de Locke, y compris ceux qui étaient parus sans nom d'auteur, furent légués à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Ses papiers personnels furent cependant confiés à son jeune cousin Peter King (qui devait par la suite devenir Grand chancelier d'Angleterre) et restèrent dans la famille. Des auteurs comme lord King (septième du nom), pour *The Life and Letters of John Locke* (publié en 1829), et Richard Aaron, pour son *John Locke*, dont la première édition parut en 1937, utilisèrent partiellement ces documents. Toutefois, il fallut attendre 1948, et la vente de ces papiers à la bibliothèque Bodléienne par lord Lovelace, descendant des King, pour qu'ils pussent être mis à la disposition du public. Les archives Lovelace, qui comprennent quelque 4.000 pièces, offrent une documentation biographique substantielle ainsi que des aperçus révélateurs sur la vie et les objectifs d'un homme assez réservé, voire parfois secret, qui, par ses écrits publics, était devenu le plus grand philosophe et théoricien de l'éducation dans l'histoire anglaise.

## Une théorie de la connaissance

Si les *Pensées* traitent très directement de l'éducation, le principal écrit de Locke - qui a du reste une importance majeure pour l'éducation - est, de loin, l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain* (ci-après nommé l'*Essai*). Peter Laslett est même allé jusqu'à dire que « tout ce qu'il a écrit d'autre n'a d'importance que dans la mesure où c'est le Locke de l'entendement humain qui l'a écrit » (Laslett, 1960, p. 37-38).

Les origines de l'*Essai* remontent à 1671, date à laquelle, comme Locke le rappelle dans sa préface, un groupe de cinq ou six amis s'étaient réunis chez lui pour débattre d'une question de philosophie. Des difficultés s'étant présentées, Locke proposa à titre préalable « d'examiner notre propre capacité et de voir quels objets sont à notre portée, ou au-dessus de notre compréhension ». Si deux ébauches de cet ouvrage furent établies dès 1671, ce n'est pas avant 1686 que l'ensemble de l'*Essai* commença de prendre sa forme définitive. La première édition portait la date de 1690, bien que des exemplaires en aient été mis en vente à Londres et à Oxford en décembre 1689 (Aron, 1971, p. 55).

Locke se propose d'examiner la nature et la portée du savoir humain ainsi que le degré d'assentiment qu'il convient de donner à une proposition. Il rejette tout d'abord la doctrine des idées innées, associée à Platon et, de son temps, à Descartes ; c'est en effet à cette tâche qu'est en grande partie consacré le premier livre de l'*Essai*. Malheureusement, l'image nouvelle que Locke propose de l'esprit, qu'il représente comme « une table rase vide de tous caractères » (*Essai*, Livre second, chapitre I, par. 2) a souvent été interprétée en ce sens que tous les êtres humains sont, au départ, égaux. Ce n'était pas l'avis de Locke ; au contraire, il avait conscience que les personnalités et capacités mentales ou physiques différentes des individus étaient dans une certaine mesure le produit de la nature plutôt que de la culture.

Locke étend même son rejet de l'innéisme aux principes moraux. La justice et la foi ne sont pas universelles, pas plus que l'idée de Dieu. Les différences entre les idées des gens ne viennent pas de différences entre leurs capacités à percevoir ou libérer leurs idées innées, mais de différences d'expérience. Même si certaines idées semblent largement partagées, il n'en soutient pas moins que : « puisqu'il est évident par la pratique de la plupart des hommes, et par la profession ouverte de quelques-uns d'entre eux, qu'ils ont mis en question, ou même nié la vérité de ces principes, il est impossible de soutenir qu'ils soient reçus d'un consentement universel, sans quoi l'on ne saurait conclure qu'ils soient innés » (*Essai*, Livre I, chapitre II, par. 3).

Comment le savoir est-il donc acquis ? D'où vient que les hommes peuvent parvenir à un accord universel ? « A cela, je réponds en un mot : de l'*expérience* » (*Essai*, Livre second, chapitre I, par. 2). Mais, en soi, l'expérience sensorielle ne suffit pas pour savoir. Il faut aussi que l'esprit agisse activement sur cette expérience ».

« Suivez un enfant depuis sa naissance, observez les changements que le temps produit en lui, et vous trouverez que l'âme venant à se fournir de plus en plus d'idées par le moyen des sens, se réveille, pour ainsi dire, de plus en plus, et pense davantage à mesure qu'elle a plus de matière pour penser. Quelque temps après, elle commence à connaître les objets qui ont fait sur elle de fortes impressions, à mesure qu'elle est plus familiarisée avec eux. C'est ainsi qu'un enfant vient, par degrés, à connaître les personnes avec qui il est tous les jours, et à les distinguer d'avec les étrangers, ce qui montre en effet qu'il commence à retenir et à distinguer les idées qui lui viennent par les sens » (*Essai*, Livre second, chapitre I, par. 22).

« D'abord les sens remplissent, pour ainsi dire, notre esprit de diverses idées qu'il n'avait point, et l'esprit se rendant peu à peu ces idées familières les place dans sa mémoire, et leur donne des noms. Ensuite, il vient à se représenter d'autres idées, qu'il abstrait de celles-là, et il apprend l'usage des noms généraux. De cette manière, l'esprit prépare des matériaux d'idées et de paroles, sur lesquels il exerce sa faculté de raisonner, et l'usage de la raison devient chaque jour plus

sensible, à mesure que ces matériaux sur lesquels elle s'exerce augmentent. » (*Essai*, Livre I, chapitre I, par. 15).

Il faut reconnaître que la théorie de Locke selon laquelle toutes les idées dérivent en dernière analyse de l'expérience n'est pas sans présenter des difficultés. Même si pour lui l'expérience recouvre à la fois la sensation et la réflexion, il est évident qu'il y a des différences qualitatives substantielles entre les sensations simples des petits enfants et les réflexions complexes et abstraites d'un esprit adulte mûr. Pour résoudre ces difficultés, on peut se dire que Locke avait en vue des idées de types différents.

Par exemple, John Yolton a proposé de considérer que, chez Locke, les idées se répartissent en quatre grandes catégories : « Certaines idées se rapportent à l'enfance, au processus d'apprentissage, aux premiers stades de la prise de conscience. (...) D'autres se rapportent à la connaissance de soi, à l'apprentissage que l'on fait de ses propres opérations mentales. (...) Une troisième classe d'idées que l'on trouve dans le programme de dérivation de Locke jouent un rôle explicatif en contribuant à donner un sens à l'expérience, en liant une expérience à une autre (...). D'autres idées encore se rapportent à l'observation scientifique, à la science de la nature, et l'on voit là que Locke faisait sienne la méthodologie de la Royal Society (...) » (Yolton, 1985, p. 140).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le philosophe allemand Emmanuel Kant allait montrer que, « si notre connaissance commence avec l'expérience, il ne s'ensuit pas qu'elle procède de l'expérience » en soulignant le rôle actif que joue l'esprit dans la manipulation de l'expérience. Au XX<sup>e</sup> siècle, Sigmund Freud, le fondateur autrichien de la psychanalyse, se pencherait sur les forces non rationnelles à l'oeuvre dans l'esprit humain.

Toutefois, Locke n'est ni un esprit dogmatique ni un échafauder de systèmes. Il tient pour possible l'existence de vérités éternelles - Dieu, la morale, les lois de la nature - dont l'essence peut être confirmée plutôt que découverte par l'expérience et la raison. Il admet aussi l'existence de pouvoirs ou qualités innés, reconnaissant que certains enfants semblent dès la naissance plus doués que d'autres à certains égards. Toutefois, en dépit de ces réserves, il penche plus pour la culture que pour la nature, et l'on peut le considérer comme le fondateur de l'empirisme, tradition prédominante jusqu'à ce jour dans la pensée philosophique et pédagogique anglaise.

Non seulement cette conception empirique avait de l'importance pour la théorie et la pratique pédagogiques de Locke mais elle était pleinement au diapason de la révolution qui, à cette époque, se préparait dans les esprits à la suite du développement des connaissances scientifiques. Dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle, on voit cette tendance à l'oeuvre dans les travaux et activités d'hommes comme Francis Bacon, Robert Boyle (qui, bien que né en Irlande, avait été éduqué en Angleterre et s'y était installé), Edmond Halley et Isaac Newton, et l'on trouve une expression de ce nouvel esprit de recherche scientifique dans la Royal Society, fondée à Londres en 1660. Aussi bien Boyle que Halley, Newton et Locke appartenaient à la Royal Society, institution qui s'abstenait de prendre part aux discussions religieuses et politiques pour se concentrer plutôt sur la promotion des « connaissances expérimentales physico-mathématiques ».

## Parents et enfants

Locke appliqua à la pratique pédagogique les conceptions qu'il avait mûries dans des domaines comme la philosophie, la psychologie, la théologie et l'administration publique. Ses connaissances médicales avaient contribué à le sensibiliser au bien-être physique des enfants, et non pas uniquement à leur développement mental et spirituel. Il fut non seulement le fondateur de la pensée empirique - avec toutes les conséquences que cela entraînait en matière de modes d'apprentissage - mais aussi, on peut le dire, un pionnier de la psychologie scientifique. A ses yeux, il importait d'observer les enfants et d'adapter l'éducation à leurs besoins et capacités. Surtout, bien qu'il n'ignorât pas l'existence de différences innées entre les individus, il accordait un grand crédit au pouvoir de l'éducation. Comme il l'affirme dans le premier paragraphe des *Pensées* : « Les neuf

dixièmes des hommes que nous connaissons sont ce qu'ils sont, bons ou mauvais, utiles ou nuisibles, par l'effet de leur éducation » (*Pensées*, Préambule).

Avec la phrase liminaire des *Pensées*, « Un esprit sain dans un corps sain, telle est la brève, mais complète, définition du bonheur dans ce monde » - citation de Juvénal donnée en latin dans la lettre à la famille Clarke et dans les manuscrits antérieurs à la première édition - c'est par des considérations sur la santé de l'enfant que commence le livre. Les conseils de Locke à cet égard sont en général marqués au sceau du bon sens, même s'il leur arrive d'être parfois un peu excentriques. Si ses idées sur la nécessité « de beaucoup d'air, d'exercice, de sommeil ; un régime simple, pas de vin ni de liqueurs fortes, peu ou même pas du tout de médecines » (*Pensées*, par. 30) susciteraient l'adhésion générale de nos jours, ses considérations sur l'endurcissement des pieds par le port de chaussures minces ou trouées pour que les fils de bonne famille sachent, en cas de nécessité, aller nu-pieds comme les pauvres, nous sembleraient peut-être quelque peu dures. Locke pousse le plaidoyer en faveur des avantages de l'eau froide jusqu'à recommander d'apprendre la natation aux enfants, tant pour améliorer de façon générale leur santé que pour leur permettre de se sauver de la noyade (*Pensées*, par. 8).

Selon Locke, la nourriture des enfants doit être simple et saine, le sucre, le sel et les épices y étant en quantités modérées. Il recommande généralement les fruits, encourageant la consommation de pommes, de poires, de fraises, de cerises, de groseilles et de groseilles à maquereau, mais il se montre moins partisan des melons, pêches, prunes et raisins. Les vêtements ne doivent pas être trop étroits, ni pour les garçons ni pour les filles, ce qui était un avis important à une époque où les jeunes enfants étaient le plus souvent emmaillotés.

Pour accoutumer les enfants à supporter les petits désagréments physiques, Locke recommande aussi que les lits ne soient pas trop confortables ni les repas nécessairement servis à heures fixes. Il est toutefois un élément de régularité sur lequel Locke insiste quelque peu : il importe en effet à ses yeux que l'enfant aille régulièrement à la selle.

Du corps, Locke passe à l'esprit. Pour lui, les parents doivent exercer personnellement une autorité ferme et attentive sur leurs enfants dès le plus jeune âge, l'idée étant de relâcher cette sévérité à mesure qu'ils grandissent : « C'est par la crainte et le respect que vous devez d'abord prendre de l'empire sur leurs esprits ; c'est par l'amour et l'amitié que plus tard vous devez le conserver » (*Pensées*, par. 42). Locke critique la complaisance manifestée à l'égard des petits enfants et ne supporte pas qu'ils pleurent pour arriver à leurs fins, mais il n'est pas un chaud partisan des châtiments physiques, sous quelque forme que ce soit. Il recommande en revanche que l'on fasse rigoureusement appel au sens de l'honneur et du déshonneur (*esteem and disgrace*) des enfants (*Pensées*, par. 56), prescrit aux parents de donner le bon exemple et met en garde contre les interventions des domestiques qui « par leurs flatteries, détruisent l'effet et la force des réprimandes des parents et amoindrissent leur autorité » (*Pensées*, par. 68).

Il conseille aux parents et aux précepteurs d'étudier les enfants et d'observer leurs dispositions et aversions et aversions « car un enfant qui est en belle humeur fera trois fois plus de progrès dans ses études que s'il y employait deux fois plus de temps et d'efforts en travaillant à contrecœur et malgré lui » (*Pensées*, par. 74).

Les jouets doivent être simples et solides - si possible fabriqués par les enfants eux-mêmes - plutôt que chers et fragiles.

Naturellement, étant donné son expérience et les fonctions qu'il avait exercées dans sa vie, Locke insiste auprès des Clarke sur les mérites du précepteur comparés à ceux de l'école. Pour lui, la règle principale en matière d'éducation « c'est qu'il faut avoir soin, dès que les enfants commencent à parler, de tenir auprès d'eux une personne prudente, modérée, sage enfin, qui ait pour mission de les former comme il convient, et de les préserver de tout mal, surtout de la contagion des mauvaises compagnies » (*Pensées*, par. 90), et il conseille aux parents de « n'épargner ni peine ni argent pour la trouver » (*Pensées*, par. 92).

Un bon précepteur, ou un bon parent, doit savoir encourager la curiosité des enfants et répondre à toutes les questions pertinentes qu'ils posent, les inciter à ne pas se montrer cruels vis-à-vis des animaux ou d'autres enfants et leur enseigner la valeur de la vérité.

Les *Pensées* ont été écrites à une fin précise : l'éducation du fils d'un gentilhomme campagnard. Les caractéristiques fondamentales de cette éducation - l'emploi d'un précepteur, la supervision étroite des parents, le programme d'enseignement, voire les détails du régime alimentaire - étaient seulement à la portée d'un très petit nombre de parents et d'enfants dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle. Locke n'ignore pas les subtilités de rang et de fortune et il propose des voies différentes pour le fils d'un prince, pour un noble et pour le fils d'un « gentilhomme ordinaire ». Il estime que l'éducation doit commencer par le haut et qu'il faut accorder la priorité aux fils de la noblesse. Comme il le dit dans l'épître dédicatoire aux *Pensées*, « si l'éducation avait une fois réformé les hommes de ce rang, ils n'auraient pas de peine à régler, comme il faut, l'éducation des autres ».

Locke n'aborda jamais dans ses écrits la question de l'éducation populaire en tant que telle. Même si, en sa qualité de membre du Conseil du commerce, il prit part en 1697 aux projets de création d'écoles des pauvres, où les enfants de 3 à 14 ans seraient nourris, se rendraient aux offices religieux et recevraient une formation manuelle, M. G. Mason (1962, p. 14) ne voit « dans ces propositions que la contribution de Locke en tant qu'administrateur, pas en tant qu'éducateur ».

Toutefois, si Locke n'a écrit que pour une petite minorité de la population de son époque, tous les garçons et filles - même s'ils étaient peu nombreux alors à fréquenter l'école - ont des parents. De plus, la théorie de la connaissance exposée dans l'*Essai* est d'application universelle. Par conséquent, on peut avancer qu'une grande partie des conseils donnés aux parents dans les *Pensées* - bonnes habitudes dès le jeune âge, attention accordée aux besoins réels de l'enfant, recours au sens de l'honneur et du déshonneur plutôt qu'aux châtiments corporels pour discipliner les enfants, importance du bon exemple des parents - tout cela pouvait être appliqué à toutes les classes de la société. Yolton et Yolton (1989, p. 18) ont avancé que, si les *Pensées* avaient en vue l'éducation du fils d'un gentilhomme, « il s'agissait moins dans ce traité des gentilshommes que du développement du caractère moral. La moralité ne se limitait pas aux gentilshommes (...) ». Cette application plus vaste fut reconnue par les contemporains, tant en Angleterre qu'ailleurs. Par exemple Pierre Coste, dans la préface de sa traduction française des *Pensées*, intitulée « De l'éducation des enfants » (Amsterdam, 1695), affirmait : « Il est certain que cet ouvrage est particulièrement destiné pour l'éducation de la noblesse anglaise, mais cela n'empêche pas qu'il ne puisse servir à l'éducation de toute sorte d'enfants, de quelque condition qu'ils soient, car si l'on excepte ce que l'auteur dit des exercices que doit apprendre un enfant de qualité, presque toutes les règles qu'il donne sont universelles. »

## Les priorités de l'éducation

La hiérarchie des valeurs dans l'éducation du fils d'un gentilhomme selon Locke tient en quatre termes : vertu, sagesse, bonne éducation, instruction. Pareilles listes ne sont pas exceptionnelles chez les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle qui s'intéressent à l'éducation. Comenius proposait par exemple : érudition, moralité, piété, bien-être physique, tandis que l'on trouvait dans *The Reformed School* de John Dury (vers 1650) : piété, santé du corps, manières, instruction. En fait, les *Pensées* s'inscrivent dans une longue tradition d'ouvrages sur l'instruction des jeunes gens, avec *The Booke Named the Gouverneur* (1531) de Thomas Elyot, *The Scholemaster* (1570) de Roger Ascham et deux ouvrages intitulés *The Compleat Gentleman*, le premier dû à Henry Peacham (1622) et le second à Jean Gailhard (1678).

De tous les auteurs qui ont parlé de Locke (pour le XX<sup>e</sup> siècle on compte dans leur nombre Villey et Reicyn), Pierre Coste fut le premier à relever des similitudes entre les thèmes éducatifs de Montaigne et ceux de Locke. Mason (1965, p. 72) a toutefois suggéré que la liste de priorités la



plus proche de celle de Locke se trouve peut-être dans les oeuvres de l'abbé français Claude Fleury - qui servit lui-même en tant que précepteur auprès de divers princes et dont le *Traité du choix et de la méthode des études* circula sous forme manuscrite dans les années 1670, puis sous forme imprimée et définitive à partir de 1686. Dans la liste de Fleury on trouve : vertu et religion, civilité, raisonnement et fruits de l'expérience. Sans aucun doute Locke connaissait-il l'oeuvre de Fleury puisque sa bibliothèque contenait un exemplaire, en anglais, du *Traité*. Ces similitudes ne s'expliquent pas simplement par des emprunts mais par le souci d'auteurs comme Comenius, Dury, Fleury et Locke de réconcilier avec la religion chrétienne les objectifs de l'éducation tels que les anciens (et en particulier Aristote) les avaient fixés. En fait, dès 1667 Locke avait établi la liste suivante : vertu, religion, bonne éducation, sagesse, instruction (Mason, 1965, p. 75).

Locke place la vertu au premier rang dans l'éducation d'un gentilhomme car « elle est absolument indispensable pour lui assurer l'estime et l'affection des autres hommes, pour qu'il soit agréable ou même supportable à lui-même » (*Pensées*, par. 135). Cette vertu est tributaire d'une « notion vraie de Dieu » ainsi que de l'amour et du respect de cet « Etre suprême » (*Pensées*, par. 136), qui doivent être encouragés par de simples actes de dévotion comme la prière du matin et du soir ou l'apprentissage et la récitation du Credo. Elle exige aussi le développement du « pouvoir de nous refuser à nous-mêmes la satisfaction de nos propres désirs lorsque la raison ne les autorise pas » (*Pensées*, par. 38).

La vertu revêt aux yeux de Locke une importance suprême. Comme Yolton et Yolton (1989, p. 18-19) l'ont noté : « *les Pensées* sont en effet un manuel pour guider l'enfant vers la vertu. Près de la moitié des sections portent sur ce sujet. (...) Il n'existe au XVIIe siècle aucun ouvrage qui fasse autant état de l'homme moral ni des moyens de faire de cet homme une personne responsable. »

La sagesse doit être de nature pratique : elle est « la qualité d'un homme qui dans le monde conduit ses affaires avec habileté et prévoyance » (*Pensées*, par. 140). Cela ne revient pas à dire que l'on doit recourir à la finesse ou à la ruse mais plutôt que l'on doit se montrer franc, honnête et sage. Cette sagesse, Locke l'a placée hors de la portée immédiate des enfants, mais il faut les encourager à tendre vers ce but en les accoutumant à être francs et sincères, à se soumettre à la raison et à réfléchir sur les effets de leurs propres actions. La véritable sagesse consiste à faire appel à la raison comme à l'expérience.

La bonne éducation est un sujet sur lequel Locke a beaucoup à dire. Il cherche à prémunir aussi bien contre la « timidité sotte » que contre « le manque de tenue, le défaut choquant de respect à l'égard des autres » (*Pensées*, par. 141). Pour éviter ces défauts, il propose une maxime simple : « n'avoir mauvaise opinion ni de soi ni des autres » (*Pensées*, par. 141). La meilleure façon de cultiver comme il convient l'art de la conversation et les bonnes manières est de fréquenter des gens de qualité. On trouve un avant-goût de l'idéal newmanien du gentleman dans l'idée de Locke selon laquelle deux qualités sont nécessaires : d'abord la disposition à ne pas offenser autrui, et ensuite l'art de manifester agréablement cette disposition. Une personne bien éduquée accordera à chacun des prévenances et des égards et s'abstiendra des habitudes de rudesse, de mépris, de critique, de contradiction et de chicane, ce qui ne veut pas dire qu'il faille encourager les enfants à se montrer exagérément cérémonieux « quand il s'agit d'ôter son chapeau et de faire la révérence selon les règles » (*Pensées*, par. 145).

Enfin, Locke aborde l'instruction. On s'étonnera peut-être, reconnaît-il, qu'un « homme d'études » comme lui place l'instruction en dernier lieu (*Pensées*, par. 147). Locke veut bien sûr que tous les fils de gentilshommes acquièrent les rudiments de l'instruction - c'est-à-dire qu'ils sachent lire, écrire, bien s'exprimer et compter - mais il conteste qu'il soit sage d'essayer de donner à chacun une connaissance du latin et du grec, en particulier si ce savoir doit être inculqué par la crainte et les châtements corporels.

Mason (1965, p. 70-71) a avancé qu'il était possible « de voir dans chacun des éléments essentiels de la bonne éducation selon Locke l'aboutissement de ces vastes influences que l'on peut

commodément appeler traditions chrétienne, humaniste, courtoise et rationaliste ». Bien que ce soit là une constatation utile, il ne faut pas forcer l'identification. Ce qu'il est plus intéressant de voir dans la liste de Locke, c'est que la priorité y est accordée aux préoccupations (de vertu, de sagesse, de bonne éducation) qui valent pour la vie entière plutôt qu'à une « instruction » que l'on associe souvent à l'éducation scolaire des jeunes gens.

## Le programme d'enseignement

Après avoir étudié les priorités de l'enseignement selon Locke, venons-en tout naturellement à examiner ses propositions en matière de programmes.

Locke a sur les programmes un point de vue d'ensemble qui associe toujours les méthodes d'enseignement. Il recommande de commencer par ce qui est clair et simple et de partir, dans la mesure du possible, de ce que l'enfant sait effectivement, en insistant sur les liens réciproques entre les matières et sur leur cohérence.

Il faut apprendre à lire aux enfants le plus tôt possible, dès qu'ils parlent. Mais cet apprentissage ne doit pas être ennuyeux ; au contraire, Locke pense qu'il vaut mieux perdre une année entière plutôt que de susciter dès le départ chez l'enfant une aversion pour l'instruction. Il fait observer combien les enfants consacrent volontiers d'énergie au jeu, combien ils s'entraînent et répètent pour y exceller et propose donc « d'employer des dés ou autres jouets, sur lesquels seront gravées les lettres, pour apprendre l'alphabet aux enfants (*Pensées*, par. 148). Des lettres ils passeront aux syllabes puis à des livres faciles et plaisants comme les fables d'Esopé, de préférence dans une édition illustrée. Locke conseille d'utiliser « des figures d'animaux (...), avec leurs noms inscrits au-dessous de l'image » (*Pensées*, par. 156). Conscient des difficultés propres à l'apprentissage de textes essentiels comme le Pater Noster, le Credo et les Dix Commandements, Locke recommande qu'ils ne soient pas appris en les lisant mais en les entendant, et par coeur. Il met en garde contre l'utilisation de la Bible comme livre de lecture pour les enfants, pratique très courante à son époque ; « en effet, quel encouragement peut-il y avoir pour un enfant à lire dans un livre où il y a tant de parties qu'il ne comprend point ? » (*Pensées*, par. 158).

En ce qui concerne l'écriture, la première chose à enseigner c'est de bien tenir sa plume, puis de faire repasser à l'élève de gros caractères déjà tracés sur une feuille de papier. L'écriture mènera naturellement au dessin, où l'attention requise doit être accordée à la perspective, chose très utile pour quiconque voyage et qui permet de représenter rapidement les monuments, machines et autres phénomènes intéressants. Locke pense qu'un bon dessin transmet mieux l'idée à l'esprit que plusieurs pages de description. Il insiste aussi sur l'utilité de la sténographie pour prendre des notes rapides. Dès que les enfants savent parler convenablement l'anglais, ils doivent aborder le français par la conversation. Lorsque les enfants savent bien parler et bien lire en français - résultat qui, selon Locke, peut être atteint en un an ou deux - il faut les mettre au latin. Le latin est, à ses yeux, « absolument nécessaire à l'éducation d'un gentleman » (*Pensées*, par. 164) et, cette fois encore, il recommande de l'apprendre par la conversation. Locke s'oppose à ce que l'on noie les enfants sous une masse de règles grammaticales, faisant observer que si l'anglais peut être appris naturellement, la même chose doit être vraie des autres langues. Il s'élève aussi contre la pratique, courante à l'époque, des dissertations et des vers latins. Au cas où il serait difficile de trouver un précepteur capable d'enseigner par la conversation, Locke recommande de recourir à des livres latins faciles et intéressants, avec une traduction anglaise interlinéaire. Le latin restait évidemment indispensable dans certaines professions et pour les études universitaires, nombre de cours et d'ouvrages n'étant accessibles qu'en latin. Mais Locke reconnaît aussi que le latin (et le grec) occupent une place trop grande dans les programmes de son époque, en particulier pour les garçons qui se destinent au commerce ou à l'agriculture. Ceux-là, il vaut mieux qu'ils acquièrent une belle écriture et sachent tenir des comptes, ce que l'on n'enseignait pas de façon générale dans les collèges du XVII<sup>e</sup> siècle. Locke doute également de l'utilité des exercices de mémorisation, en

particulier de la pratique qui consistait à obliger les enfants à apprendre par coeur des pages de latin pour exercer leur mémoire. Si les élèves doivent apprendre quelque chose par coeur, que ce soient des maximes, des règles et autres connaissances qui ont une utilité directe en soi.

Les autres matières que Locke recommande d'enseigner à un fils de gentilhomme sont notamment la géographie, l'arithmétique, l'astronomie, la géométrie, la chronologie et l'histoire, généralement dans cet ordre. Il tient particulièrement à cette dernière car « s'il n'y a rien qui soit plus instructif, il n'y a rien d'autre part qui soit plus agréable que l'histoire » (*Pensées*, par. 184). L'histoire amène naturellement à étudier le droit et la conduite des affaires publiques, questions importantes pour de futurs gentilshommes qui peuvent être amenés à exercer des fonctions publiques, soit sur le plan local en tant que juges de paix, soit à Westminster en tant que membres du Parlement. L'art de raisonner et l'éloquence, autres savoir-faire nécessaires à la vie publique, s'acquièrent davantage, selon Locke, par la pratique que par l'étude formaliste de la rhétorique et de la logique.

En ce qui concerne la science - que l'on désignait communément au XVII<sup>e</sup> siècle sous le nom de « philosophie naturelle » et qui n'était guère organisée en tant que discipline - Locke recommande vivement d'étudier les diverses manifestations de la nature, même s'il « sera toujours impossible de constituer une science avec les connaissances que nous en avons » (*Pensées*, par. 193).

Le programme doit aussi comprendre d'autres types de savoir. La danse est recommandée très tôt, mais il n'est pas souhaitable d'apprendre à jouer d'un instrument, car « la musique prend tellement de temps à un jeune homme » (*Pensées*, par. 197). Les deux exercices militaires que sont l'escrime et l'équitation sont recommandés, même si Locke suggère de remplacer l'escrime par la lutte de peur qu'elle ne pousse à s'engager dans des duels.

Locke conseille aussi d'apprendre à tout fils de gentilhomme au moins un métier manuel et, de préférence, deux ou trois. Pareil apprentissage pourra lui être utile s'il connaît des revers de fortune, mais il est également bon pour la santé et offre un antidote utile à l'abus des études livresques. Locke, qui aimait beaucoup jardiner pour sa part, recommande « le jardinage ou l'agriculture en général, ensuite le travail sur bois, à la façon d'un charpentier, d'un menuisier ou d'un tourneur. Ce sont là des récréations saines qui conviennent à l'homme d'études ou à l'homme d'affaires » (*Pensées*, par. 204). Entre autres occupations, il préconise aussi le vernissage, la gravure et le travail des métaux usuels et précieux. Il conseille en outre à tous les gentilshommes et à leurs fils d'apprendre à tenir les livres de comptes.

Bien que Locke fasse grand cas des récréations, il met en garde contre des passe-temps sédentaires et potentiellement ruineux comme les cartes et les dés. En revanche, il recommande vivement les voyages à l'étranger, même s'il estime que ceux-ci sont généralement entrepris au mauvais âge, c'est-à-dire entre 16 et 21 ans. Locke insiste pour que les jeunes partent à l'étranger avec un précepteur entre 7 et 14 ans pour pouvoir apprendre les langues étrangères rapidement et efficacement, ou bien après 21 ans quand, riches d'une certaine maturité et d'expérience, ils peuvent voyager sans surveillance.

## Conclusion

On fera quatre constatations en conclusion.

La première est que Locke fut, à tous points de vue, un éducateur expérimenté. C'était un praticien et un auteur à succès vers lequel les parents se tournaient tout naturellement pour obtenir des conseils. Nombre de ses maximes pédagogiques - « louanges publiques, blâmes privés » ou « la meilleure façon d'apprendre véritablement quelque chose est d'avoir à l'expliquer à autrui » - sont devenues proverbiales. Compte tenu de cela, on aura du mal à suivre M. V.C. Jeffreys qui, tout en reconnaissant à Locke du bon sens, de l'esprit et un grand bonheur d'expression, voyait dans ses idées sur l'éducation « les réflexions quelque peu verbeuses et marquées du sceau de l'amateurisme

d'un vieux célibataire » (Jeffreys, 1967, p. 108). Même s'il est vrai que lorsqu'il écrivait ses *Pensées*, Locke était devenu à la fois âgé et verbeux, on ne peut le qualifier d'amateur dans le domaine de l'éducation et, bien que célibataire, il s'intéressa davantage aux enfants que bien des parents. Comme Yolton et Yolton l'ont fait observer : « Il semble que les enfants aient fasciné Locke et qu'il en ait été aimé. Dans sa correspondance, on le voit souvent mentionner les enfants de ses amis » (Yolton et Yolton, 1989, p. 6).

Il y a donc dans les écrits de Locke de grands principes pédagogiques (ainsi que de nombreuses maximes) qui restent tout aussi applicables de nos jours. Paradoxalement toutefois, l'un de ces principes essentiels est l'insistance sur les différences individuelles. En un sens, dans son univers de nobliaux et de précepteurs, Locke peut sembler bien loin des préoccupations éducatives d'un XXe siècle soucieux de scolarisation massive dans une société qui s'appuie sur la technologie. Mais on peut penser que l'accent qu'il met sur les relations personnelles dans l'éducation, sur l'importance du rôle des parents et sur la nécessité de traiter les enfants comme des individus apporte des correctifs utiles à cette panacée qu'est censée offrir une scolarisation nationale au rendement toujours croissant. En conclusion des *Pensées*, il souligne une fois de plus que « chaque homme a ses qualités propres qui, aussi bien que sa physionomie, le distinguent de tous les autres hommes ; et il n'y a peut-être pas deux enfants qui puissent être élevés par des méthodes absolument semblables » (*Pensées*, par. 216).

Cette insistance s'accorde bien avec l'analyse des *Pensées* que fait M. G. Mason, pour qui ce sont probablement les derniers ajouts apportés par Locke qui, en fin de compte, constituent les éléments les plus élaborés et les plus aboutis de sa théorie de l'éducation. Ces éléments sont, selon Mason, (a) l'importance capitale du tempérament individuel, (b) la nécessité de rendre l'éducation plus attrayante ou, en tout cas, moins répressive, (c) l'accent mis sur le raisonnement et la pratique, (d) le rôle de l'habitude dans les aspects non intellectuels de l'éducation (Mason, 1961, p. 290).

Troisièmement, il est clair que, même si les *Quelques pensées sur l'éducation*, comme l'indique leur titre, n'ont jamais été conçues comme un traité complet de pédagogie mais furent plutôt, à l'origine, un recueil de conseils épars, l'ouvrage se répandit rapidement. Au XVIIIe siècle, les *Pensées* connurent plus de 20 éditions anglaises (en dehors des éditions des *Oeuvres* de Locke) et furent publiées en français (dès 1695), en néerlandais, en allemand, en italien et en suédois (Axtell, 1968, p. 17).

Enfin, il importe de donner à Locke la place qui lui revient non seulement dans l'histoire de la pensée pédagogique mais dans l'histoire de la pensée tout court. Il vécut à une période agitée et ses principaux écrits (y compris l'*Essai* et les *Pensées*) furent publiés au cours de la dernière décennie d'un siècle marqué par de profondes dissensions constitutionnelles, religieuses, économiques et intellectuelles. Au cours de ces luttes, Locke avait invariablement été dans le camp radical et non dans le camp traditionaliste, mais son radicalisme fut constructif et caractérisé par la circonspection, l'humanité et le bon sens. Il était donc éminemment qualifié pour inculquer et transmettre le nouveau savoir et les nouvelles valeurs aux générations futures. Comme Aaron (1971, p. 302) l'a fait observer : « Ses écrits mirent à la portée de la postérité les progrès dus aux éléments les plus radicaux et les plus avancés de la société au XVIIe siècle. (...) Les travaux de Locke dominèrent la pensée anglaise pendant la première moitié du XVIIIe siècle et son influence fut presque aussi grande en Amérique et en France ».

## Notes

1. Richard Aldrich, Président du Département d'histoire, des sciences humaines et de philosophie de l'Institut pédagogique de l'Université de Londres. Président de l'United Kingdom History of Education Society et directeur de la General Teaching Council Company (pour l'Angleterre et le Pays de Galle). Auteur d'une cinquantaine de publications dans les domaines de l'histoire de l'éducation, de la politique de l'éducation et de l'enseignement de l'histoire. Parmi ses travaux récents, on citera deux ouvrages écrits en collaboration : *A dictionary of British educationists* [Dictionnaire des éducateurs britanniques] (1989) et *Education and policy*

in *England in the twentieth century* [Éducation et politique en Angleterre au XX<sup>e</sup> siècle] (1991) ; Richard Aldrich est aussi l'auteur de *History in the national curriculum* [L'histoire dans le programme national d'enseignement] (1991)

## Références

- Aaron, R. I. 1971. *John Locke*, 3e éd. Oxford, Clarendon Press.
- Axtell, J. L. (dir. publ.). 1968. *The Educational Writings of John Locke*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Dunn, J. 1984. *Locke*. Oxford, Oxford University Press.
- Jeffreys, M.V.C. 1967. *John Locke : Prophet of Common Sense*. Londres, Methuen.
- Laslett, P. (dir. publ.). 1960. *Two Treatises of Government*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Locke, J. 1755. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Amsterdam et Leipzig, J. Schreuder et P. Mortier. Réédité chez J. Vrin, Paris, 1972.
- . 1966. *Quelques pensées sur l'éducation*. Paris, Vrin.
- Mason, M.G. 1961. « How John Locke wrote Some Thoughts Concerning Education, 1693 ». *Paedagogica Historica* (Gand), vol. I, n° 2, p. 244-90.
- . 1962. « John Locke's Proposals on Workhouse Schools », *Durham Research Review*, n° 13, p. 8-16.
- . 1965. « The Literary Sources of John Locke's Educational Thoughts », *Paedagogica Historica* (Gand), vol. V, n° 1, p. 65-108.
- Sahakian, M.L. ; Sahakian, W.S. 1975. *John Locke*, Boston, Twayne.
- Tarcov, N. 1984. *Locke's Education for Liberty*. Chicago, University of Chicago Press.
- Yolton, J. W. 1985. *Locke : an Introduction*, Oxford, Basil Blackwell.
- Yolton, J. W. ; Yolton, J. S. (dir. publ.). 1989. *Some Thoughts Concerning Education by John Locke*. Oxford, Clarendon Press.

## Autres œuvres de John Locke sur l'éducation

1677. *Of Study*.
1703. *Some Thoughts Concerning Reading and Study for a Gentleman*.
1755. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Amsterdam et Leipzig, J. Schreuder et P. Mortier. Réédité chez J. Vrin, Paris, 1972.
1966. *Quelques pensées sur l'éducation*. Paris, Vrin.
1975. *De la conduite de l'entendement*, Paris, Vrin.

## Ouvrages sur John Locke

- Aaron, R. I. 1971. *John Locke*, 3e édition, Clarendon Press.
- Axtell, J. L. (dir. publ.). 1968. *The Educational Writings of John Locke*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Ayers, M. 1991. *Locke* (Deux volumes : vol. I, *Epistemology*, vol. II, *Ontology*). Londres, Routledge.
- Cranston, M. 1957. *John Locke : a Biography*, Londres, Longmans.
- Harrison, J. ; Laslett, P. 1971. *The Library of John Locke*, 2e édition. Oxford, Clarendon Press.
- Nidditch, P. (dir. publ.). 1975. *An Essay Concerning Human Understanding*. Oxford, Clarendon Press.
- Pickering, S. F. 1981. *John Locke and Children's Books in Eighteenth-Century England*. Knoxville, University of Tennessee Press.
- Squadrito, K. M. 1979. *John Locke*. Boston, Twayne.
- Tarcov, N. 1984. *Locke's Education for Liberty*. Chicago, Chicago University Press.
- Yolton, J. S. ; Yolton, J. W. 1985. *John Locke : a Reference Guide*. Boston, G.K. Hall.
- Yolton, J. W. 1968. *John Locke and the Way of Ideas*. Oxford, Clarendon Press.
- . (dir. publ.). 1977. *The Locke Reader*. Cambridge, Cambridge University Press.
- . 1985. *Locke : an Introduction*. Oxford, Blackwell.
- ; Yolton, J. S. (dir. publ.). 1989. *Some Thoughts Concerning Education by John Locke*, Oxford, Clarendon Press.